

Pour l'auteur, l'ennemi, c'est la tristesse absolue, sans forme, sans mot ni visage, l'innommable. Elle est silence, communion avec l'en-bas. Déchéance - d'un être humain défait, méprisable, hors chemin, maudit – assimilée à la folie, la décrépitude, au crime, à la vie ratée, au mensonge. Rien n'est grandeur ni splendeur ; tout y est compulsion, obsession, haine, répétition de rite, chute et désespérance ; en tout premier lieu manque de cette première assurance qui devrait nous protéger de la haine et du goût de la destruction. L'en-bas campe dans la tristesse d'être, d'être là, qui je suis, de subsister sans remède. Cassure livrée aux émotions infernales, d'une irrépressible amertume qui contamine tout, sans que ça puisse se soigner.

Et il y a l'en-bas de l'en-bas traversée par la honte, la haine et la peur, toutes trois rapportées à soi. Ce lieu-là, il faut le traverser pour en sortir. Mais comment ? Il fascine en autant de « je ne peux pas m'en empêcher. » C'est la mort qui parle en toute horreur. Rien ne s'entend. Bête de l'abîme ou tout s'abîme. Pourrissement du cœur et de l'âme. Pas de miséricorde, donc pas de Dieu, juste un maître flou, champion de toutes les fureurs et férocités ; celles des incapables et des meurtriers besogneux qui veulent construire un monde-camp, un camp heureux où les humains ne sont que des pions interchangeable sur l'échiquier gigantesque d'un en-bas peint en rose, un camp sous anesthésie. Impossible de poser une vue simple et cohérente : l'horreur du monde a contaminé aussi les bienfaits et les progrès de la civilisation, comme par en-dessous.

La haine est affaire humaine : elle n'est pas chez les animaux ; elle veut la destruction par tous les moyens, pulsion indicible qui se ré-duplique en haine dans la haine, honte dans la honte, etc. Pour la guérir, il faudrait la dureté de la tendresse qui ne cède rien au pouvoir du meurtrier. Une haine absolue de la mort, qui est amour envers tout l'homme et tous les humains. Une parole à dire. « Il saura ce qu'il entend — en bas.

Tu peux vivre.

Rien de l'horreur qui te recouvre ne dit ta vérité,

La honte, la haine et la peur où tu habites, ce n'est pas ta vraie demeure.

Toute la bassesse où tu crois sombrer n'est qu'un mirage de mort, celui qui naît en toi naît ailleurs, Cette parole-là, la très grande parole humaine et plus qu'humaine, elle circule parmi nous, perdue et retrouvée, inouïe et déjà dite, d'une simplicité nue et d'une richesse inépuisable (p.64). »

Et il y a aussi, comme Abraham marchant sans savoir où il va, celui qui est sans grâce et sans gloire, sans fruit ni autre espérance que l'usure du temps qui engloutit tout. Ne laissez personne vous détruire, même si vous vous sentez indigne et méprisable, baigné de honte indicible : ne laissez personne user de la parole qui tue !

Et il y a à l'opposé, le grand fantasme du tout à la fois ; qui s'en réclame se fait seigneur et maître, jouisseur éperdu de la vie bonne, créateur de qui ? De lui-même en vérité.

Tout peut-il être sauvé ? « La grande tâche qui s'annonce, c'est d'éduquer des êtres humains qui puissent supporter le chaos. J'entends le chaos intérieur.

Les principes fléchissent : il nous faut le principe des principes.

La loi est confuse: il faut la loi de toutes les lois.

La foi se fait trouble, doute, angoisse et finalement silence — qu'advienne la parole qui donne foi au cœur même de ce vide.

La science se disperse et creuse l'abîme. Créons la science de l'humain, qui rassemble et réoriente.

Tout au second degré, en quelque sorte.

Pour des hommes et des femmes capables d'enfin se conduire dans un espace sans cartes, une mer apparemment sans rivages, un temps que ne rassure aucun programme.

Des créateurs — par nécessité.

Solitaires — et joignant leurs solitudes dans une communion inespérée, où il est hors d'usage de réclamer, revendiquer. Il est déjà si beau de n'être plus seul et d'exister pour celui ou celle qui écoute et qui me parle! (p.73) »

Le monde n'est plus le monde : c'est le chaos. Tout paraît vain ; il va falloir pourtant y dessiner un chemin, pouvoir s'y tenir debout, sans y rester seul, tout en sachant qu'on peut s'y perdre. La loi

ne s'y fixe plus comme par le passé, elle est mouvante, avec le danger de voir émerger le Pervers, dans la dénégation absolue de l'autre humain ; le meurtre dans le jouir de l'abaissement. L'Ordre du chaos installe la coupure entre la dynamique de l'en-bas et le don, la simple joie fragile d'être né, un parmi les vivants. Tout vaut et tout change. Tout y est hors norme et hors la loi, dans ce feu dévorant et destructeur qui fait de la mort un allié. Douleurs et tristesse d'être soi ; rêves d'amour et de grandeurs ; pourquoi ne pas s'y risquer à les vivre ? Facile à dire. Même si tout vaut mieux, même se tromper en route, plutôt que de rester englué dans l'impuissance. Ce qu'il faudrait : ne pas désespérer de soi-même, ne juger ni ne condamner personne et faire au jour le jour selon le meilleur désir de son cœur. L'auteur inconnu du Nuage d'inconnu disait déjà au XVe s. : « Ce n'est point ce que tu es ou ce que tu as été, que Dieu regarde avec les yeux de la miséricorde, mais ce que tu as désir d'être. » N'est-il pas à chercher dans ce qui raconte l'avenir de l'humain, les contes et les mythes, tout particulièrement ceux qui nous font aller vers où commence l'humanité nouvelle ; ils seront transgression de l'apparence, sortie de la réalité, subversion créatrice en cette tendresse qui accueille tout humain au sein de la vie, en laissant l'homme crucifié dans l'en-bas.

Mais cela renvoie au christianisme ; à la haine du Christ et, plus grave, à la cruauté manifestée par l'établissement du christianisme (politique, ecclésiastique ou culturel) : comment a-t-il pu tourner à de telles frénésies d'asservissement, à brûler l'hérétique, massacrer l'infidèle, abrutir les enfants, assommer les pauvres (p.106)... L'horreur, et malgré tout, ce Jésus Christ qui affronte tout l'en-bas et qui en triomphe ; quelque chose est demeuré intact. Comment le nommer ? Il n'a pas été dévoré par la haine, il est resté fidèle, attentif aux autres humains, amant de la vérité malgré les déceptions, cherchant encore la lumière du commencement, la lumière de la miséricorde. La chercherons-nous jusqu'à l'ébranlement, au blasphème ? Il faut tout repenser. Dieu est mort : le voilà figure de l'Absent pour quiconque est dans l'en-bas. Pas la peine de le nommer ou alors en le désignant comme la chaleur infiniment discrète d'un amour qui aime au-delà de tout amour (p.117). Au-delà même des apparences et des certitudes : Pourquoi nous a-t-il abandonnés ? Cri de terreur et peut-être, dans le parler, ce qui nous délie de l'enfermement malheureux. Vérité du désir. Sexe. Consentement réciproque ? Oui, mais plus loin encore que la morale surgit, sans que rien ne soit exigé, la fin de toute prétention à saisir, posséder, faire le maître en autrui ou en soi-même. Il ne reste de loi que le pur respect, le respect de tendresse, qui bienheureusement ignore l'art de détruire (p.125). Il est l'amour réciproque, joie pure de l'existence de l'autre. L'amour meurtri mêlé de réclamation, revendication, exigence, ressentiment, prétention d'avoir des droits... ; haine qui renvoie à la non-existence ou pire, haine perverse qui prend les apparences de l'amour pour détruire plus sûrement. Mieux vaut se tenir dans une relation bonne : ne détruire personne, autant qu'il est possible. Ne pas haïr. Ne pas juger. Ne jamais rien revendiquer (p.129). Et pour la guérison ? Expliquer avec prudence, transposer, écouter, conseiller sans réponse toute faite. Ce que je puis, c'est entendre intensément ce qui donne vie et permet de surmonter le vertige du néant, de sorte que la vie ait un goût d'éternité, sans aucun savoir de l'au-delà (p.132).

Qu'est-ce qui va réunir tous les humains ? Certainement pas l'humain anesthésié. L'enjeu demeure le tout de la vie pour toute l'humanité. Contradiction : désir, volonté, soif de connaître, vigueur critique, amour, tendresse, douceur charnelle, véhémence de la protestation, pureté de cœur, engendrement, création, espérance, inépuisable générosité du don. Chacun à sa mesure et selon son énergie (p.140). La traversée de l'en-bas devient une ascèse inversée en ce désir d'amour qui sépare de la grande mort ou du danger contemporain : l'abolition de l'humain par anesthésie.

Que dire de cette traversée fantastique ?

Quelle a sa cohérence et sa pertinence bien sûr ; elle nous parle, et se situe, dans l'expression vraie, non dans l'indicible ou l'inaudible, d'une vérité exigeante : celle de l'amour. Elle nous interpelle aussi, d'une part dans notre propre traversée de l'en-bas, d'autre part dans le risque moderne d'anesthésier l'humain par l'illusion du Grand Tout et du Grand Rien de la consommation.

L'amour réclame bien en effet la fin de toute prétention à saisir, posséder, faire le maître en autrui ou en soi-même. Ce que je puis, c'est entendre intensément ce qui donne vie et permet de surmonter le vertige du néant, de sorte que la vie ait un goût d'éternité ; sans aucun savoir de l'au-delà vraiment ? J'entends bien la prudence de l'auteur : s'agissant de Dieu, tout a été corrompu, déformé, détourné. Pas la peine de le nommer ou alors en le désignant très prudemment comme la chaleur infiniment discrète d'un amour qui aime au-delà de tout amour. Mais cela peut-il suffire ? À quoi ? À ce que la vie ait goût d'éternité. N'y a-t-il pas d'autres chemins et d'autres moyens que celui de cet effort vigilant visant à se désencombrer du non-amour ? Et surtout, n'y a-t-il pas récompense à se déprendre, du mieux qu'on sait ou qu'on peut, de la pesanteur du Seul ? À tant se méfier de la transcendance, M.Bellet risque fort de ne plus laisser Dieu être Dieu, c'est-à-dire une Aide dispensatrice d'Amour et de Soutien ; le divin n'est-il pas trop vite alors congédié au nom de l'abîme de l'archaïque entr'ouvert par Freud ? Nos chemins d'accord bifurquent ici.

Bénie soit l'Aide de Dieu !

Nous sommes appelés à vivre le plus humain de l'humain avec les autres et dans le respect de toutes les formes de vie qui aspirent elles aussi à vivre. Nous connaissons l'en-bas bien sûr: en cette peur-tristesse-colère qui nous fait passer à côté de la Vie ; parfois, nous sommes même en proie à cette terrible angoisse – honte – haine ; mais nous connaissons aussi cette joie – confiance – plénitude du don (dans ce qui est chaud et doux de pouvoir partager). L'en-haut, Dieu, est ce en qui - et en quoi - nous pouvons être et vivre notre humanité véritable parce qu'Il nous a aimé en premier au point de vivre notre condition à travers Jésus Christ. Son Amour, toujours premier, nous est donné par notre Âme-Esprit comme subversion créatrice en cette tendresse qui accueille tout humain au sein de la vie, en laissant l'homme crucifié dans l'en-bas. Le Crucifié est notre thérapeute : il dévoile nos volontés archaïques de puissance, de maîtrise, de jouissance et de possession ; Il révèle leur volonté d'hégémonie mais Il annule aussi, en devenant victime innocente, leur puissance cachée ; tout est mis en lumière, tout est mis à nu. L'éternité est entrée dans le temps des humains avec une proposition nouvelle, de faire de l'Amour notre référence, en sachant que l'ego tue l'Amour. Car l'ego, au naturel, nous emprisonne dans cette quête sans fin de sécurité matérielle, de satisfaction de nos besoins et d'épanouissement personnel qui vient perturber l'équilibre des échanges désormais focalisés sur l'avoir et le paraître. Quant à l'être, il aspire surtout à pouvoir faire étalage de sa réussite personnelle ! L'estime de soi, comme la confiance en soi, se réduisent alors au Seul, à soi-même, habité et traversé par l'avidité, la boulimie égocentrique ou l'exaltation de la différence. Quelle soit empêchée ou entravée et c'est alors l'envolée des mécanismes de défense : au premier stade de ces boucles de rétroactions négatives, nous trouverons la peur, la tristesse et la colère. Si elles condensent, faute de réussite suffisante, elles deviennent angoisse, honte et haine, autant de forces destructrices souvent incontrôlables. Pour traverser l'en-bas, il n'y a pas d'autre choix, ni d'autre moyen que celui de récuser notre attachement excessif à soi-même, de transgresser – si possible avec le sourire – l'obsession compulsive de tout centrer sur soi-même ; une dé-centration est ici absolument nécessaire. Mais nous n'avons pas à gagner le droit d'être humain parmi les humains. Quelle absurdité ! Ni le devoir de le mériter ! Il est plus simplement chaud et doux d'être humain, et chacun le sera, le vivra à sa façon ; rien ne nous empêche de nous mettre en quête du plus humain de l'humain en cette tendresse qui accueille sans jugement ni violence, tout en disant que nous pouvons être différent de ce que nous sommes immédiatement. Alors, d'autres choses deviennent possibles. Un déplacement s'opère : la joie, la confiance et la plénitude se centrent sur les échanges d'abord, ensuite sur les relations, enfin sur la communication avec la certitude que tout est Don et gratuité, à commencer par la miséricorde divine. C'est le chaud et le doux ultimes de la Vie désencombrée. Une tendresse appelée à ne céder sur rien, car nous avons tous, à des degrés divers certes, cette capacité que nous congédions pourtant souvent en lui préférant la rudesse des affrontements humains. Toutefois, c'est par la

gratuité du Don, par le désir de l'échange, que nous atteignons doublement notre véritable humanité, dans la première causalité, celle qui dépend de notre bon vouloir, et dans la Seconde causalité, celle qui provient de Dieu. Les deux se rejoignent et se complètent dans le respect du libre arbitre comme dans la créativité garantie. Alors, Dieu peut librement et pleinement nous être favorable. Nous connaissons en conséquence plus de matérialisations de nos dépôts d'intentions, plus de réponses à notre désir d'être (offerts sous formes d'inspirations, d'intuitions, de prémonitions, de heureux hasards, de coïncidences ou de synchronicités), ce qui nous indiquera que nous sommes dans la bonne direction.

Une naissance à l'Inouï se fera par notre Âme-Esprit ; ici, rien n'advient sans notre accord, sans que nous l'ayons désiré, permis ou rêvé. Du coup, l'imaginaire reprend droit de cité ; il devient la matrice du changement, un déclencheur de réponses divines appropriées. Cela constitue doublement l'Inouï : d'abord parce que le libre arbitre nous garantit la fin du fantasme d'un dieu vengeur, colérique, arbitraire, ensuite parce que « le mécanisme divin » tend à favoriser la logique de la gratuité du Don et à rendre efficiente cette tendresse-amour comme nouvelle manière d'être-au-monde. Voilà ce qui permet réellement d'entendre intensément ce qui donne vie et permet de surmonter le vertige du néant, de sorte que la vie ait un goût d'éternité. L'enjeu est d'abord individuel bien sûr : il s'agit pour chacun de laisser la Miséricorde divine faire contre-poids à ce qui nous habite dans l'en-bas ; à nos tourments et nos doutes intérieurs, démons toujours enclins à nous situer dans l'exaltation du Soi ou dans son refus, ce que nous pourrions appeler le désespoir-défi ou le désespoir-faiblesse. Dieu seul, en Son amour-tendresse infinie, peut efficacement nous libérer de ce mouvement perpétuel douloureux. Rappelons-nous les propos de l'auteur inconnu du Nuage d'inconnaissance : « Ce n'est point ce que tu es ou ce que tu as été, que Dieu regarde avec les yeux de la miséricorde, mais ce que tu as désiré d'être. » N'avons-nous pas ce profond désir d'être aimant et aimé ? Et n'y avons-nous pas renoncé par peur d'être ridicule ou déçu, par tristesse, colère ou dépit de n'en pouvoir cueillir assez les fruits ? Désespoir, encore et toujours, qui peut tourner à la haine, à cette pulsion perverse occupée toute entière à détruire. Oui, il y a bien danger d'anesthésie de l'humain ; fuite éperdue dans l'illusion et la consommation pour satisfaire nos besoins. Oui, il faut tout reprendre et concevoir de nouvelles spiritualités contenant cette imaginaire destiné à nous faire sortir de nos torpeurs inhumaines. Oui, cette approche nécessite de nouveaux lieux de dialogue et d'expérience pour que la traversée de l'en-bas ne soit pas seulement un chemin d'efforts solitaires. Oui, il faudra une contagion des cœurs et consciences. Et oser dire, compte-tenu notamment de l'aliénation capitaliste, qu'il ne sera pas facile de quitter la fascination morbide pour l'ego, la maîtrise, le pouvoir, l'argent, la jouissance ou la gloire ; tout en affirmant la force du pardon divin, en cette amour-tendresse qui vient me dire que je ne suis pas déchu, avili par mes errances, mais que je suis attendu, espéré et finalement accueilli comme l'enfant prodigue de l'histoire racontée par Jésus. Mais si tout est à reprendre, de grâce n'excluons pas l'Aide de Dieu ! Ce serait aussi absurde que de vouloir avancer plus vite en ne marchant que sur une jambe ! De même, il serait préférable, dans la conscience du libre arbitre, de rester attentifs à ce que Dieu matérialise pour l'humanité entière en réponse à nos attentes et demandes collectives. Ne l'a-t-il pas fait en son temps, tout particulièrement, à travers Jésus Christ ? Nous ne sommes pas abandonnés ! Mais à l'évidence, nous ne serons pas contraints non plus à entrer dans un moule divin...

L'amour-tendresse de Dieu nous régénère et nous sanctifie ; Il nous espère, nous attend, nous invite et nous incite à oser l'Inouï de nous savoir aimés et aimables en dépit de nos errances passées, présentes ou futures. Qu'advienne en conséquence la fin de toute prétention à saisir, posséder, faire le maître en autrui ou en soi-même. Et nous serons, dans la joie du Père, des ouvriers d'un royaume encore à venir, pourtant déjà présent à travers la loi des lois, c'est-à-dire le soin et l'attention bienveillante librement consentis, exprimés en gratuité du Don, dont nous faisons preuve les uns envers les autres envers et contre tout. En cette folie, non-violente et humble, se dit la pro-vocation d'en-haut.

Ainsi va la Route du Temps...

(Philippe Nussbaum, pasteur, janvier 2014)